

La mort d'une auto

Autor(en): **Francken, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **71 (1962)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

leur bras. A la fois attristés de quitter leurs familles suisses, mais pourtant tout réjouis de rejoindre leurs parents malgré le chaos qu'ils savaient, la plupart d'entre eux, retrouver chez eux. A ce sujet, je dois dire qu'un seul, sur des centaines d'enfants, un jeune garçon de Marseille, déluré plus qu'à souhait, m'a confié qu'il se réjouissait de rentrer chez lui pour vendre au marché noir les provisions qu'il avait reçues en Suisse, car chaque enfant repartait avec un petit colis, de chocolat, lait condensé, savon, etc. que sa famille suisse lui avait préparé avec amour et souvent en se sacrifiant un peu, car le rationnement sévissait aussi chez nous.

Dans le train l'atmosphère était très différente de celle de l'aller. Les enfants étaient plus confiants et moins intimidés, ils avaient beaucoup de choses à se raconter et c'était, toute la nuit, des éclats de rire, des échanges d'impressions; on se montrait les souliers et habits neufs reçus, on parlait de l'école, très différente de celle de leur ville, école fréquentée pendant ce séjour de trois mois et où surtout l'arrivée avait été très remarquées. Les uns avaient vécu à la campagne et avaient mené une vie totalement différente de celle de la ville, on avait appris à soigner les bêtes, à avoir une vie calme. Mais il faudra remarquer qu'aucun enfant ne montrait de rancœur en pensant qu'il retournait dans un pays en guerre. Je n'ai jamais vu d'enfant

qui nous enviait, ils étaient venus chez nous en sachant qu'un autre petit français viendrait à sa place, et il était juste que chacun vienne à son tour.

Nous n'avions pas assez d'oreilles pour écouter toutes leurs aventures et le voyage était moins pénible que celui de l'aller et paraissait plus court.

A notre arrivée à Paris, où nous laissons les enfants repartir dans toutes les directions, les enfants nous embrassaient tous, puis repartaient joyeusement vers leurs destins. Je n'ai jamais revu ces gosses, mais j'ai entendu dire que tous, sans exception, ont gardé un merveilleux souvenir de leur séjour en Suisse, et que beaucoup correspondaient, aujourd'hui encore, avec les familles suisses, souvent très simples, qui les avaient reçus avec beaucoup d'amour.

*

Je suis fière d'avoir pu participer, bien modestement, à la grande œuvre de la Croix-Rouge suisse et les baisers des enfants qui nous quittaient à Paris, baisers qui ne nous étaient pas entièrement destinés, mais représentaient les remerciements des enfants français à tout le peuple suisse, nous récompensaient largement de toutes nos peines et fatigues.

Genève, le 20 novembre 1961.

Les propos d'un médecin de campagne

LA MORT D'UNE AUTO

Dr W. Francken

De même qu'une embolie fauche une vie, la panne mortelle se produit: inquiétant bruit de ferraille, bielle brisée. Après avoir longtemps travaillé sans se faire remarquer, cette merveille silencieuse était soudain devenue bruyante. Ce fut comme une plainte, un appel au secours, une révolte.

Comme la machine tournant selon son régime, l'homme qui vit harmonieusement ne fait point de bruit, le cri et même parfois la parole ne sont-ils pas la révélation de quelque chose qui, au dedans, ne tourne pas rond!

Le verdict du mécanicien fut net: Après 82 000 km, cette panne était un signe d'usure. C'était réparable, mais cela en valait-il la peine? « Mieux vaut, dit-il, en finir avec cette auto et en prendre une autre. » « En prendre une autre » ces mots résonnaient douloureusement en moi. Est-on sûr qu'il n'en vaut pas la peine?

Les hommes conscients de leurs intérêts, les médecins souvent, préfèrent changer de machine. On la leur reprend à bon compte. Ils en achètent une autre qu'on liquidera de même avant l'usure. C'est la solution intelligente, la solution logique. Comment se fait-il que je ne l'aie pas adoptée en temps utile?

Je suis resté confus et silencieux devant le technicien honnête qui parlait ainsi. Soudain me vinrent à l'esprit les maîtres-mots de notre époque: Rationalisation. Efficience. Ces mots ne

seraient-ils pas la profession de foi de ceux qui n'en ont pas?

Ces gens ne sont pas attachés à leur serviteur, que ce fut une auto ou un cheval. Car il y a eu des rationalistes à chaque époque.

Aujourd'hui, cette tendance s'est généralisée; elle est devenue un système. Mais attention! Vivre logiquement, n'est-ce pas dessécher son cœur? Et dans un cœur desséché, où est la joie de vivre? La notion logique du rendement prétend nous augmenter cette joie par les commodités qu'elle nous offre, tandis que l'homme parvenu à ce point de rationalisation de sa vie perd la faculté d'être heureux. Il change à tout moment, il change de résidence, il change de profession pour gagner davantage, il change de femme pour mieux jouir, il change d'auto!

Et cette auto, je l'ai senti, n'était après tout qu'un symbole. C'est que je me suis souvenu des jours mauvais vécus ensemble, des nuits d'appels urgents où, pour l'encourager, je lui parlais comme à un cheval; et des pannes aussi, justement. Après avoir réparé mon auto, il me semblait l'aimer davantage. Pas logique, me diront mes amis. Eh oui, pas logique!

Mais cette fois-ci la panne est par trop grave. J'ai racheté une auto. C'est un remplacement et non une résurrection. J'en aurai du plaisir, j'en suis certain. Mais un plaisir, si réel soit-il, n'a jamais empêché une larme de couler...